

Une semaine, un livre

N°438, 12 décembre

Yôko Ogawa

La Mer

Umi 海

Traduit du japonais par Rose-Marie Makino-Fayolle

2006, Actes Sud 2009, Babel 2013

147 pages

Un jeune garçon invente un instrument de musique qui fonctionne avec la brise de la mer. Une touriste, en voyage à Vienne, passe son temps dans un hôpital avec une femme qui veille un ancien amant. Une relation étroite se noue entre une dactylo et le magasinier en charge des touches de la machine à écrire. Une petite fille muette et un locataire solitaire communiquent à travers une contemplation, morbide, de la nature. Un petit garçon aide sa mère qui est guide touristique quand il ne va pas à l'école ; un jour, un touriste manque à l'appel.

Les nouvelles de Yôko Ogawa sont des huis clos à deux ou trois personnages, souvent enfants et adultes. Les histoires sont toujours à la limite entre la réalité et le fantastique, aux frontières du réel. Elles dépeignent les recoins de la société en s'attachant à des personnages marginaux, légèrement inadaptés à la vie en société soit par une infirmité ou par un problème personnel ou psychologique. Yôko Ogawa s'intéresse aux Japonais qui ne sont pas insérés dans la société du travail et de la consommation, à ceux qui vivent dans des univers presque parallèles, dans des mondes de phantasmes bizarres et mélancoliques. Dans *la Mer*, comme dans *l'Annuaire (une semaine, un livre n°176)*, son écriture développe un vague sentiment de malaise tout en rendant ses personnages très attachants.

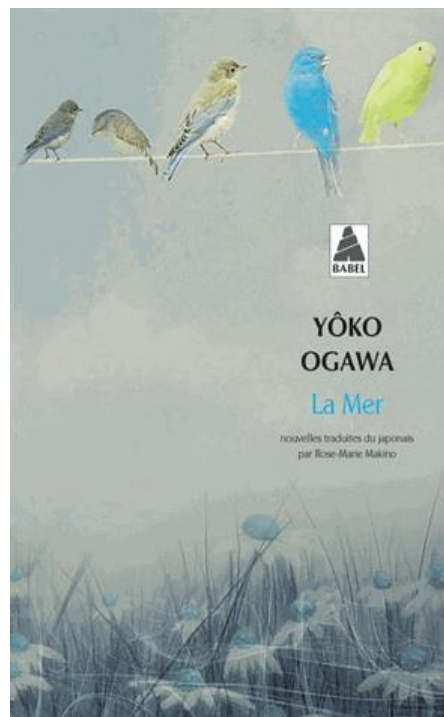
Yôko Ogawa écrit dans un style très simple qui renforce le sentiment d'étrangeté de ses histoires, comme si les limites entre le monde réel et ceux des phantasmes ou des errements de l'âme pouvaient être franchies sans efforts.

L'œuvre de Yôko Ogawa est typique de la littérature japonaise contemporaine. Elle s'inscrit parfaitement dans la suite de celles de Jun'ichirô Tanizaki (1886-1965) et Masuji Ibuse (1898-1993), et ceux de Kôbô Abe (1924-1993) (*une semaine, un livre* n°367) et d'Akira Yoshimura (1927-2006) (n°42 et 162), ou encore de Kenzaburô Ôe (1935-) (n°54) et de Haruki Murakami (1949-) (n°315 et 425).

Lire Yôko Ogawa est toujours une expérience sur les limites de la réalité et les bizarreries de l'âme humaine.

.....

Yôko Ogawa, 小川洋子, est née en 1962 à Okayama. Elle est diplômée en Lettres à l'Université de Waseda. Après ses études, elle se lance dans l'écriture, d'abord des nouvelles puis des romans. Très prolifique, elle a écrit 66 livres dont 29 ont été traduits en français, édités le plus souvent chez Actes Sud. Plusieurs ont fait l'objet d'adaptation au cinéma.



Une semaine, un livre

Extraits

Je voudrais bien t'entendre jouer, lui dis-je honnêtement.

Le petit cadet m'observa intensément et me répondit après avoir sorti sa main de la couette pour la poser sur son cœur :

– Excusez-moi. Pour l'instant c'est impossible. Sans la brise de mer, le meirinkin ne peut pas chanter, commença-t-il en soupirant comme s'il était profondément désolé. Le long de la vessie, il y a une fente longue et fine et quand l'air passe par là, il fait vibrer les cordes. Selon la force ou la faiblesse du vent, la vibration des cordes est différente. L'interprète, c'est-à-dire moi, souffle dans l'ouverture de la vessie et en faisant attention à ne pas empêcher le passage de l'air, fait entrer la vessie en résonance avec cette vibration et la transmet aux écailles. C'est pourquoi l'interprète ne joue pas une mélodie, c'est le vent qui tient le rôle principal. En plus, la brise de mer.

(La mer)

.

Ce jour-là, le caractère bi de biran, pour inflammation, s'est abîmé.

N'étant pas encore habituée aux particularités propres à la machine numéro 5, peut-être avais-je manipulé le levier un peu trop brutalement.

– Allez au dépôt en demander un neuf au gardien des caractères d'imprimerie, m'a dit le directeur.

J'ai été étonnée, parce que jusqu'alors, il ne m'était jamais venu à l'idée que quelqu'un se trouvait au second étage. Je ne l'avais jamais vu, bien sûr, mais je n'avais même jamais entendu de bruits de pas. Mes quatre aînées continuaient leur travail imperturbablement. Comme le directeur me l'avait recommandé, le caractère à la main, j'ai gravi l'escalier poussiéreux conduisant au second étage.

(Le bureau de la dactylographie japonais Butterfly)

.

Après la mue de la cigale, la petite fille apporta celle d'une nymphe de libellule. Ensuite, une coquille d'escargot, suivie d'un sac de psyché minomushi, d'une carapace de crabe. Le clou de la collection fut une mue de serpent shimahebi de deux centimètres de diamètre et d'une longueur totale de cinquante centimètres, qui a elle seule occupa près de la moitié de l'espace disponible. De jour en jour, le rebord de la fenêtre s'enrichissait de toutes ces dépouilles.

La petite fille les regardait d'un air satisfait. Ils prirent l'habitude de passer tous les deux de temps à autre un moment près de la fenêtre. La petite fille s'asseyait brusquement devant la collection, et l'homme restait là debout les bras ballants, ou lui servait un jus de fruit.

Au début, l'homme était ennuyé de ne pas savoir comment passer le temps avec un être humain dont il était séparé par une si grande différence d'âge et qui en plus ne parlait pas, mais il trouva aussitôt la manière. Il suffisait d'observer les mues. Ainsi rien ne leur manquait.

(Le camion de poussins)